

AVERTISSEMENT

**Ce texte a été téléchargé depuis le site
<http://www.leproscenium.com>**

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France). Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs. Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

“ CECI EST MON CORPS! ”

CECI EST MON CORPS !

Acteurs : 1 narrateur, homme ou femme

Lieu : indéfini

Les personnages, par ordre d'apparition :

Le narrateur

Synopsis : Si le curé a disparu de façon inexplicable, fallait-il absolument en faire porter la responsabilité au boucher ? Après tout, un bon boucher, c'est souvent plus difficile à trouver qu'un bon curé. Quoique, cette année-là, personne ne s'était plaint à aucun moment de la qualité de la viande.

“ CECI EST MON CORPS! ”

CECI EST MON CORPS !

Castanet Tolosan, c'est une charmante petite ville, bien toulousaine, avec ses façades de briques rouges, sa mairie, ses commerces, son marché, son église, la route nationale qui traverse, et même, signe de son importance de petite bourgade, sa gendarmerie. Enfin, ça, c'était il y a déjà un bout de temps. Maintenant, Castanet a toujours son église, ses façades de briques rouges, sa gendarmerie, et caetera, et caetera, mais c'est plutôt une banlieue dortoir de Toulouse, ville la plus enflée, dicit les statistiques, de France (après Nantes) au cours des vingt dernières années, et qui s'applique tellement à poursuivre sa trajectoire inflatulente qu'un jour (on parie ?), elle finira bien par en péter.

Alors, on dira qu'un jour, (avant, si tu veux), Castanet était une charmante petite ville, bien toulousaine (bé oui, sinon, elle ne se serait jamais appelée Castanet Tolosan, -j'ai l'impression que tu suis pas-), avec ses façades de briques rouges, sa mairie, ses commerces, son marché, (comment, je l'ai déjà dit ? D'abord, je ne l'ai pas déjà dit : c'était déjà é-crit! Et puis comment veux-tu que je dise un texte à peu près potable si tu me coupes tout le temps ? Comment ? Tu ne me coupes pas ? Pourquoi ? Parce que ce texte était écrit bien avant que tu ne l'entendes ? Ah, tu es un vicieux, toi. Quoi ? Tu ne peux pas être un vicieux ? Pourquoi ? Parce que tu es une femme ? Ça change quoi, ça ? Ah oui, ce n'est pas la bonne terminaison. Eh bé, c'est bien les nanas, ça! Tu crois peut-être que tu es la seule à lire ma nouvelle. VicieuX, c'est un terme générique, homme et femme, le lecteur étant par définition un être indéterminable pour celui qui rédige, je ne fais pas de la prose sexiste, moi. Comment : “De toutes façons, les mecs sont toujours plus vicieux que les nanas!” Quoi ? Parce qu'on dit : vicieuse, vicieuses et seulement vicieux et que pour les mecs c'est plus simple de confondre directement singulier et pluriel ?!?!?! Oh! Noooooom de D....! Je peux continuer, oui ou non !!!? Merci !)

Bon, alors, avant, Castanet était une charmante petite... oui, bon, c'était un patelin sympa qui fleurait bon, la France profonde, genre Jacques Tati (non, ce n'est pas un parent du chiffonnier ! Oh, p.....! Bon, maintenant, ça suffit : la salle est piégée. Il y a une bonbonne de gaz collée sous chaque siège, le plafond, qui ne demande qu'à tomber, outre l'amiante qu'il contient, a été enrichi à l'uranium appauvri et à la prochaine digression, je te fais le coup du la bataille d'Hernani version Terminator (Mad Max pour les ancêtres). Donc,

“ CECI EST MON CORPS! ”

maintenant, on écoute, on suit et on moufte pas !)

Il y avait donc une belle église, digne d'un chef-lieu de canton, et ça tombait bien, car c'était justement un chef-lieu de canton (c'est dingue comme le hasard fait bien les choses). Le curé était un sacré bonhomme, bien vivant, bien en chair, et, justement, aimant la bonne chère. Quoi de plus normal que monsieur le curé, après l'office du Dimanche puisse aussi apprécier la blanquette ? Ça allait même impec, car juste en face l'église, il y avait la boucherie. Une bien belle et bonne boucherie. Bien de chez nous. Avec rien que de la bonne viande de génisses heureuses, pétantes de santé. Faut pas oublier qu'à cette époque, quand par mégarde, un bovin avalait de la bidoche, c'était uniquement celle d'un escargot qui n'avait pas su évacuer à temps les feuilles du pissenlit qu'il squattait.

Une superbe boucherie, donc, où tout le monde se servait : le maire, le curé, les gendarmes. Le boucher, c'était, à cette époque, un des personnages principaux de la ville.

D'ailleurs, ça me fait penser à la réponse du sage chinois à qui l'on demandait :

“Maître, vaut-il mieux être doté par la fortune ou par le génie des arts ?” Et le vieux maître répondait à ses disciples :

“Il vaut mieux être riche qu'artiste, car c'est sur le perron du riche que l'on voit l'artiste.”

Tout le monde défilait donc chez le boucher, qui était loin d'être un sage chinois mais qui, à sa façon, savait pousser loin la philosophie et la psycho..., la psychro..., la..., qui entortillait bien les gens, quoi.

“Ah, Madame Dugland! Toujours aussi fraîche et pimpante ! Vous en avez un sourire espiègle ! C'est le printemps qui vous rend coquine ? ”

Ou alors.

“Ah oui. Et que voulez-vous, ma bonne dame, vous avez bien raison, malheureusement (ou heureusement, suivant les cas). Ah, quand on voit ce qu'on voit et qu'on entend ce qu'on entend, on a raison de penser ce qu'on pense !” Et toujours : “Allez, dites-moi ce que vous prendrez : je vais vous soigner !”

Avec, sous-entendu, “Le pingouin qui est derrière vous, il pourra pas en dire autant.” Heureusement, le pingouin, c'était toujours celui qui n'était pas arrivé, vu que tous les suivants avaient droit à la même pommade, avec double ration pour monsieur le curé.

Avec les gendarmes, les relations étaient on ne peut plus courtoises, mais moins mielleuses. Que voulez-vous, la raison de vivre d'un boucher, c'est en tout premier lieu “Mort aux vaches !”. On a beau être gendarme et aimer le rumsteck, quand on rentre dans une boucherie, c'est la première chose à laquelle on pense.

C'est bien connu : si les gendarmes envoient toujours leurs femmes chez le boucher, ce n'est pas innocemment.

Dans le même ordre d'idée, le boucher ne se rend jamais à l'église. Lui aussi, il envoie sa femme. Il n'a pas envie d'entendre : “Tu ne tueras point !”, ou “Choyez des veaux au cours de votre vie terrestre,

“ CECI EST MON CORPS! ”

si vous ne voulez pas être des truies dans l'autre monde.”

Brrr !!! Quelle horrible perspective ! En effet, si le boucher est tendre avec ses clients, comme le curé avec ses ouailles, il l'est nettement moins avec sa marchandise. Et la perspective de se retrouver, au paradis, transformé en goret, même au côté de Saint Antoine, ne l'enchantait guère.

En plus, il avait une sainte horreur du cochon.

Et aussi du charcutier d'ailleurs, mais là, c'était strictement professionnel.

Le curé, lui, par force, n'envoyait personne chez le boucher.

Déjà, à cette époque, la mode des bonnes de curé n'avait plus cours.

C'était donc tout un petit monde, façon Don Camillo, mais en mieux : sans le vilain Peppone, qui cohabitait, se côtoyait, se fréquentait, en toute paix, en bonne intelligence.

Roger le boucher, et sa femme Adèle, derrière leur comptoir, le curé dans son église, le maire dans sa mairie, les gendarmes au café, ou alors tous dans la rue, qui allant vers l'église, qui vers la mairie, et tous à la boucherie, sauf les gendarmes qui restaient au milieu de la nationale, moustaches fières, regards altiers, à égale distance de l'église et de la boucherie, et qui arrêtaient les voitures pour que tout le petit monde paisible de Castanet puisse circuler librement d'un côté de la rue à l'autre. Vers l'église, vers la boucherie, vers la charcuterie aussi, mais moins nombreux. Tous s'en seraient voulu de se retrouver tricards chez le boucher. Sauf les gendarmes, vaillamment dressés au milieu de la rue, n'allant pas plus à l'église qu'à la boucherie, vu que les gendarmes sont des esprits forts, appliqués consciencieusement à leurs missions et qui rentreront fissa à la gendarmerie une fois leur devoir accompli.

Bon, avec un léger détour par le café, mais, avouons-le, ça ne compte pas, vu que c'est, grosso modo, dans la même direction.

Roger le boucher, il l'aimait son Adèle. Il l'avait connue dans sa boutique. Roger fut ébloui le premier jour où Adèle vint chercher sa viande. Le coup de foudre. Roger était vraiment attendrissant en amoureux éperdu. Il en avait des yeux de veau, pour son Adèle. Et des ronds de jambes. Des frisouillis de moustaches.

Devant elle, il aiguisait ses couteaux, langoureusement, et lui susurrait :

“Ah, Mademoiselle Adèle! Je vais vous en donner du tendre.”

Ou : “Regardez mon coeur de génisse! Je l'ai attendri spécialement pour vous!”.

Il en arrivait même à glisser des poèmes au milieu de ses plus tendres côtes d'agneau.

“Ah, Adèle, comme tu es belle.

Tu ris et tu es cruelle devant mon amour qui bêle.

Adèle, toi si sage, quand tu es devant mon étalage,

Mes plus beaux abattis, que pour toi j'abattis,

“ CECI EST MON CORPS! ”

Si tu savais comme mon coeur saigne,
Même quand ma bouche rie.”

C’était un vrai artiste, Roger. Quand je pense qu’ils me l’ont mis en cage. Et qu’ils ont failli me le saigner comme un boeuf. Et qu’en plus, sûrement, elle est morte Adèle.

Comment c’est arrivé?

Bien après que Roger eût épousé Adèle.

Un jour, on a vu Adèle se diriger vers l’église. Normal. Mais au lieu de continuer, elle est restée à marcher, de long en large, sur le perron, devant la grande porte en bois, sans, en apparence, oser entrer. Et puis, elle est entrée. Après, on ne l’a plus vue. Enfin, on n’a plus vu de truc pas normal.

Puis, c’est le curé qui a traversé la nationale, en direction de la boucherie. Mais au lieu de rentrer franco, il en a fait des va-et-vient sur le trottoir, tête baissée, se tenant le menton d’une main, soucieux; un vrai péripatéticien en soutane (mais sans sac à main). Puis il s’est enfin décidé à franchir la porte de verre. Après, on ne l’a plus vu. Enfin, on n’a plus vu de truc pas normal.

Plus tard, ce sont les gendarmes qui sont allés vers la boucherie. Mais eux, ils y sont rentrés comme un seul homme. Un gendarme, ça a peu d’états d’âme. C’était le maire, qui les accompagnait, qui est resté dehors à faire les cent pas, sur le trottoir, à péripatéticianniser, comme le curé, mais sans soutane (et sans sac à main). Après, on n’a plus vu de truc pas normal.

Mais, on a vu ressortir, les gendarmes et le boucher. Mais pas le curé. Ni Adèle. Et après aussi, on n’a plus revu non plus le boucher. Par contre, on a revu les gendarmes, au café. Et le maire faire les cent pas devant la boucherie, toujours sans soutane, ni sac à main, mais en faisant de grands moulinets avec les bras, comme s’il voulait convaincre le gars qui faisait les cent pas avec lui, emboîtant consciencieusement ses pas dans les siens. Un type bizarre, suspect et dubitatif.

C’était le nouveau boucher.

Vous comprenez bien qu’un village comme Castanet, ça ne peut pas exister sans un beau boucher dans une belle boucherie. Celui-là a repris le commerce : le maire avait dû faire suffisamment de moulinets.

Les maires, c’est souvent des artistes du moulinet...

Si la nouvelle boucherie nous satisfait ? Ah, ça, je ne saurais pas te le dire. Après ce qui s’est passé, on n’est pas nombreux à y mettre les pieds.

Oh, ça fait bien le bonheur du charcutier.

Ce qui s’est passé ?

Bé, on n’en sait rien, par le fait. Ce qui est sûr, c’est qu’il s’est passé quelque chose, mais personne ne veut parler. Ni le maire, ni le nouveau curé, ni le charcutier, ni les gendarmes.

Mais les gendarmes, c’est normal. Autant ça éructe couramment en

“ CECI EST MON CORPS! ”

plusieurs langues et ça mugit dans le texte, autant c'est dur à faire parler.

Qui sait ? Peut-être que cette année-là, à Castanet, on s'était régalé de blanquette de curé.

Oh, allez, dans le fond, c'est pas très grave.

Fallait-il, pour cela, nous priver de Roger ? Après tout, un bon boucher, c'est souvent plus difficile à trouver qu'un bon curé. Quoique, cette année-là, personne ne s'était plaint à aucun moment de la qualité de la viande.

Tout bien considéré, c'était peut-être lui qui se l'était cherché. À force de proclamer, à tout bout de champs : “Prenez et mangez, ceci est mon corps !” Il pouvait bien s'imaginer qu'un jour, on risquait de le prendre au mot et que, là, forcément, il devrait payer de sa personne.

Enfin, c'est ce que j'en dis. Franchement, nous, on n'en sait rien de ce qui s'est passé. Quoique, maintenant, je me demande si ce ne serait pas le charcutier qui aurait fait le coup ? Chez nous, on l'a jamais tellement aimé, ce gars-là.